

LE COMTE DE CHAMBRUN

CONFÉRENCE DU 17 SEPTEMBRE 1896

A SA MISSION

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE



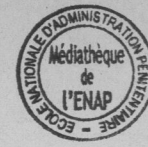
PARIS

TYPOGRAPHIE CHAMEROT ET RENOARD

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1896

P8676
17649

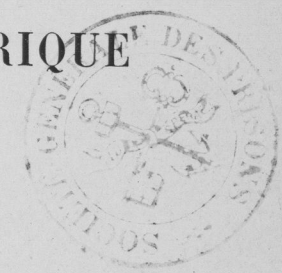


LE COMTE DE CHAMBRUN

CONFÉRENCE DU 17 SEPTEMBRE 1896

A SA MISSION

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE



PARIS

TYPOGRAPHIE CHAMEROT ET RENOARD

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1896

A

M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Celui que vous avez fait officier de la Légion d'honneur en la belle fête du travail célébrée au Musée social le dimanche 3 mai de la présente année, vous fait hommage du premier exemplaire, et vous prie d'agréer la dédicace de cette conférence.

Vous me donniez, en même temps que ma décoration, votre accolade, votre étreinte, la dernière certainement en mon grand âge que j'aurai reçue du chef de l'État : elle m'en rappelait une autre.

En effet, le roi Charles X, au palais de Saint-Cloud, en 1829, avait touché ma joue de sa main en me disant : « Que cet enfant soit aussi brave que son père ¹. » Le

1. Le comte de Chambrun, mon père, soldat à Austerlitz, colonel du 4^e régiment d'infanterie légère, 1823, démissionnaire, 1830. Le marquis de Chambrun, mon grand-père, général-major de l'armée russe, décédé à Kamieniec, 1798.

roi de France pensait à la guerre, et le Président de la République à la paix : qu'il me soit permis, malgré mes traditions de famille, de préférer à la bravoure la bonté, aux armes le travail et ses bienfaits.

*Vous priant d'agréer, Monsieur le Président, l'hommage des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être,
Votre très humble et très dévoué serviteur,*

C^{TE} DE CHAMBRUN.

LE COMTE DE CHAMBRUN

A SA MISSION

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

JEUNES GENS,

I. Mes missions à l'étranger sont l'une de mes œuvres principales, l'une de celles auxquelles je tiens le plus.

L'an dernier vous êtes allés en Angleterre, en Allemagne, en Italie. Cette année vous visiterez les États-Unis d'Amérique, et l'Italie encore. Pendant les exercices prochains, vous visiterez tour à tour la Russie, l'Australie, l'Espagne et le Portugal, la Suisse, la Belgique, la Hollande, les pays scandinaves, et si plus tard nous sommes informés qu'il

s'offre encore, sur la surface entière de la planète Terre, quelque œuvre ouvrière et sociale nouvelle, inconnue, vous partirez pour l'observer, l'étudier, et nous en instruire.

Mes missions peuvent être comparées à une médaille qui a deux faces : l'une, c'est la mission elle-même ; l'autre, c'est, à la rentrée en France, soit le rapport écrit, soit la conférence orale — et je la préfère du tout au tout — qui en sera le compte rendu.

En effet, dans nos conférences de la rue Las-Cases, nous ne sommes nullement des doctrinaires ou des polémistes. Nous appliquons, puisque je parle médaille, selon la belle médaille commémorative de Roty, nous appliquons la méthode scientifique, en d'autres termes la méthode d'observation et d'induction qui, instituée par Bacon au xvi^e siècle, s'est depuis tellement développée et se trouve, de nos jours, en une haute et légitime faveur.

Voici que les comparaisons m'obsèdent.

Rue Las-Cases, nous sommes un laboratoire, nous sommes une clinique, et pour ce laboratoire, pour cette clinique, nos premiers, nos meilleurs,

nos plus utiles auxiliaires, jeunes gens, ce sont vos missions.

II. Dans mes nombreux voyages en Italie, à Naples, dans mes nombreuses excursions à Pompéi, une peinture murale m'appelait et me retenait. Je la vois et je la décris : son fond est ce noir intense et caractéristique de la cité ensevelie par les cendres du Vésuve ; un monstre s'y détache d'un vert éclatant, imposant, effrayant, *monstrum horrendum, informe, ingens*. Sur son dos, sur sa pelure, une femme est étendue, vêtue de sa seule beauté, et de ses bras renversés elle présente à la bête, qui s'y abreuve à longs traits, une coupe d'or.

Hélas ! cette apparition, cette chimère, c'est nous-mêmes, car nous nous trouvons encore dans la période des tentatives plus ou moins vaines des illusions et des désirs.

Un de mes amis, un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, nous appelle la science de l'avenir. Soit. Alors travaillons, comme le dit notre blason du Musée social ; travaillons, et que la science de l'avenir devienne la science du présent.

Cette science provoque bien des entreprises différentes, bien des efforts variés, et, comme en toute chose humaine, de ces efforts, il en est d'utiles et il en est de nuisibles.

Je vais les énumérer :

Je considère qu'il y a quatre socialismes : le socialisme de la révolution, le socialisme de l'État, le socialisme de l'Église, le socialisme de la liberté. Ce dernier, c'est le mien. Je suis un individu, je cherche, je lutte et je travaille. A mon secours, à mon aide, j'appelle mon ami, mon proche, mon voisin; nous sommes deux; puis s'ajoutent successivement un troisième, un quatrième, un plus grand nombre d'unités; l'individu est devenu une société, une association, et je viens de vous décrire rapidement le socialisme libre; c'est le mien, c'est le vôtre, c'est le bon, c'est l'utile.

Je l'ai dit, je ne repousse jamais rien, ni personne; je fais sa place et sa grande place à l'Église; je fais sa place et sa bonne place à l'État, et même, si la révolution n'est pas l'anarchie et si elle ne m'offre pas la bataille, que j'accepte sur nos places publiques et dans la rue, je discute avec elle, et sans doute peut-

elle encore, elle aussi, m'enseigner et m'apprendre : *Et nunc intelligite, erudimini*; car le champ est vaste, il est illimité; que tous s'y rencontrent, y échangent leurs pensées et s'y donnent la main.

Si cependant, malgré mon vaste éclectisme, j'avais une élimination, une exclusion, — mais je ne l'ai pas, — ce serait, par opposition à la jeune économie sociale, la vieille économie politique.

Apparemment j'honore Adam Smith; il a suivi Quesnay, Gournay et les physiocrates, puis il a été suivi à son tour par Ricardo, Mac-Culloch, notre Jean-Baptiste Say et tant d'autres.

Mais le grand ouvrage où nous devons puiser encore et nous instruire a pour titre : « De la richesse des nations. »

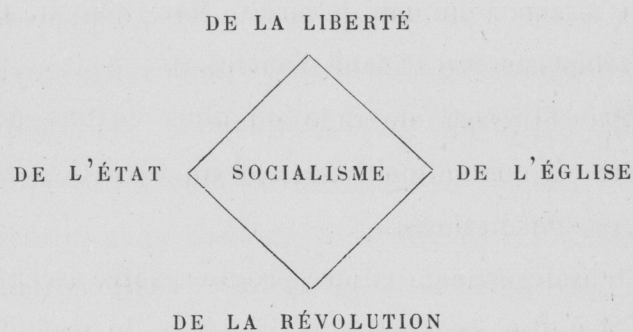
Or notre marque, notre progrès, notre ascension, ce n'est plus seulement la richesse, le produit, la matière, c'est, vers le milieu ou la fin de ce siècle, le producteur, l'ouvrier, l'homme; *homo sum*.

Cette opposition, cette antinomie de la matière et de l'esprit entre nos devanciers, nos premiers auteurs et nous, je vous la recommande; elle est fondamentale, elle est essentielle.

Mon intelligence a été formée, a été pétrie dans mes plus jeunes années par les mathématiques, par l'algèbre et la géométrie. Laissez-moi en une figure, en un carré, reprendre ce que je viens de vous dire.

Ce carré, je vais au tableau noir et, de ma craie, je le dessine avec un angle en haut, qui signifie le socialisme de l'individu, de la société, de la liberté.

Sur la ligne horizontale que je trace ensuite, à droite, j'inscris l'Église ; à gauche, j'inscris l'État ; puis à la pointe inférieure, la révolution.



Il est de votre mandat dans ce voyage, dans vos enquêtes, dans vos investigations, dans vos études sur ce continent du nouveau monde, que nous connaissons sans doute en politique après Alexis de Tocqueville et d'autres, mais que nous connaissons si mal encore au point de vue économique, il est de votre

devoir d'étudier à la fois tout ce carré fondamental que je viens de vous décrire, ces quatre aspects du socialisme, la liberté, l'Église, l'État, la révolution.

III. *Omnis divisio periculosa.*

Au delà de la matière brute, inorganique, tout végétal, tout animal existe et vit dans des conditions d'unité ; et cependant, pour l'étudier et se rendre compte, il faut séparer, distinguer, diviser : il y a là quelque chose de factice et d'arbitraire.

Je disais un animal, un mammifère ; il se présente avec trois parties distinctes, essentielles, trois cavités : cérébrale, thoracique, abdominale.

Dans l'économie aussi, en une première analyse, je divise en trois :

L'enseignement, la prévoyance, l'association.

J'ai divisé, je subdivise.

Dans l'enseignement, il y a trois parties ; dans la prévoyance, il y en a neuf ; dans l'association, il y en a neuf aussi.

Je vais vous entretenir de ces vingt et un chapitres.

Apparemment je ne vous demande pas de nous rap-

porter vingt et un rapports ou vingt et une conférences; mais il m'importe de vous offrir un tableau complet de ce que j'ai nommé le socialisme de la liberté; puis sur le terrain, parmi ces vingt et un chapitres, vous en choisirez, selon les circonstances, les personnes et les choses, un certain nombre.

Je dis les personnes et les choses, car je suis un vieux jurisconsulte; j'ai beaucoup étudié Papinien, Ulpien, et je me rappelle cette incessante distinction *persona, res*, le statut personnel et le statut réel.

IV. Je reviens. L'enseignement se répartit en trois séries. Dans notre bibliothèque et dans notre salle de lecture, rue Las-Cases, nous tenons à la disposition du public d'abord des livres, des brochures, ensuite des revues, des journaux. Un seul exemple de ce catalogue, c'est un livre célèbre, par Henri Georges; on m'assure, qu'après la Bible et Shakespeare, il est le livre le plus lu aux États-Unis.

Avec l'enseignement écrit, ou au-dessus, comme animé, vivant, en chair et en os, l'enseignement oral, les cours, les conférences, les congrès.

Enfin l'enseignement des choses.

Cet enseignement des choses, il s'est présenté pour la première fois dans le monde avec éclat, avec intensité lors de l'Exposition universelle, au glorieux centenaire, à l'immortelle commémoration de 1789, en l'esplanade des Invalides. C'était une œuvre de l'État, une œuvre de la France. Simple particulier, j'ose le dire simple citoyen, de mes mains vieilles et affaiblies, mais qui cependant gardent encore quelque vaillance et quelque force, j'ai saisi l'exposition de l'esplanade et je l'ai transférée, je l'ai enfermée dans ma maison de famille de la rue Las-Cases. A l'esplanade, elle était transitoire, exceptionnelle; je l'ai rendue permanente, normale. Elle n'a pas sa pareille dans le monde. Je proclame qu'elle est la première œuvre de l'économie sociale en France, la meilleure.

Jeunes gens, qui allez la représenter dans le nouveau monde, jeunes gens qui êtes ses mandataires et ses missionnaires, soyez fiers de vous-mêmes et de votre pays.

V. La prévoyance.

J'ai dit qu'elle comportait neuf chapitres, je les

énumère : les sociétés de secours mutuels, les caisses de retraites pour la vieillesse, les assurances contre l'accident, la maladie, la vieillesse, l'incapacité, la mort prématurée ; enfin l'assistance contre le chômage qui vient de se produire en Suisse, plus particulièrement dans les cantons de Berne, de Saint-Gall et de Glaris, et l'assistance par le travail, de l'avenue dite de Versailles en notre Paris.

Vous connaissez toutes ces œuvres ; toutes sont bonnes et utiles, et il ne me paraît pas que j'aie besoin d'y ajouter quelques commentaires, quelques réflexions. Dans leur ensemble, elles se présentent, leur titre même l'indique, comme des œuvres de prévoyance, et sur ce terrain sans doute il a été fait beaucoup, mais il reste beaucoup plus à faire. Chaque pays développe ses préoccupations spéciales, ses sollicitudes particulières, sans, — je le dis comme je le pense, — que le succès ait répondu encore à tant d'efforts, à tant de bonnes volontés.

Les besoins sont si variés et si nombreux, le mal est si redoutable, si effrayant ; et, me le permettez-vous ? Je vous rappellerai une de mes impressions les plus vives et les plus profondes.

J'ai eu l'occasion d'ailleurs de la décrire, de l'imprimer :

« Lorsque je fais de l'économique, au travers de mes écritures et de mes lectures, une apparition me hante souvent. C'est, à l'hôpital de Dôle, en 1852, cet enfant mutilé dans les travaux du chemin de fer, et qui, très pâle, doux, résigné, plutôt souriant, me dit : « Je n'ai plus de jambes. »

VI. L'association.

En tête se présentent deux institutions que je considère comme inséparables, indivisibles, et qui toutes deux me sont précieuses, me sont chères ; l'une est mon conseil patronal et l'autre la participation aux bénéfices de mon maître et de mon ami Charles Robert.

Je me suis amusé à raconter que chacun de nous avait son ours, et qu'ainsi qu'il se rencontre en je ne sais plus quel vieux vaudeville ou opérette mon ours blanc avait pris la tête noire et l'ours noir de Charles Robert la tête blanche de son compagnon.

Soyons sérieux. Je tiens absolument au conseil

patronal ou d'usine, et, je le sais, c'est là dans l'économique une évolution tellement grave qu'elle confine à une révolution.

Aujourd'hui encore le patron est un autocrate, un despote, je veux qu'il devienne un souverain constitutionnel.

Qui donc en politique accepterait ce qu'on appelait vers la fin de l'ancien régime le gouvernement paternel, le despotisme éclairé ?

Cette maîtrise absolue qui a disparu en politique, je veux qu'elle disparaisse aussi dans l'économique, et, à côté du pouvoir exécutif dont je respecte l'autorité, il me faut un conseil représentatif, délibératif, démocratique. J'admets toutes les transitions utiles, tous les tempéraments nécessaires. Ce conseil peut être d'abord nommé par le patronat, plus tard élu par le suffrage restreint, puis universel des ouvriers de l'usine ; il peut être d'abord consultatif avant de devenir, ce qui est mon but, délibératif.

Déjà ce conseil illustre les établissements de Mariemont et de Bascoup en Belgique ; ceux de Van Marken en Hollande ; de Brandts au voisinage d'Elberfeld dans l'Allemagne Rhénane ; puis on m'assure

qu'il se développe et se propage beaucoup au delà du Rhin dans une grande partie de l'Autriche, de la Cisleithanie.

Or, l'un des premiers effets de mon conseil patronal, après le règlement d'atelier, la durée des heures de travail, les égards à observer pour les femmes et les enfants, ce sera l'examen du bilan et de l'inventaire, du compte des profits et des pertes, du chiffre du dividende. Lorsque apparaîtra ce chiffre — et dans toute usine, en fin d'année, il apparaît comme en lettres de feu — le conseil patronal tout aussitôt fera une division en trois : le capital intellectuel, le capital financier — qui n'est autre d'ailleurs que du travail accumulé ; — en troisième lieu, le travail lui-même, le travail manuel, à la fois du contre-maitre, du chef de place, et, en passant par tous les intermédiaires, le travail du dernier apprenti ou commis.

Il faut se borner. L'association admet les syndicats de patrons, les syndicats d'ouvriers. Je n'adopte et je n'aime que les syndicats mixtes ; cependant l'Angleterre, avec son esprit précis, positif, pratique, a fait un tour de force, a réalisé un prodige.

Les trades-unions, qui représentent de l'autre côté de la Manche ce que sont de ce côté-ci nos syndicats d'ouvriers, avaient périclité dans leurs congrès de 1893 et de 1894. Comme elles sont contraires aux vrais principes de notre science et de notre art qui exigent, je le répète, le syndicat mixte; comme les violents l'avaient emporté sur les modérés, j'avais pronostiqué la défaite et la ruine pour l'an dernier à Cardiff.

Or, j'ai été battu et content. Les modérés, en effet, ont mis les violents à la porte, chose rare, et la semaine dernière, le vingt-neuvième congrès tenait ses assises à Édimbourg. Je l'ai observé avec vigilance, mais les résultats ne sont pas décisifs encore, et ce qui m'importe, c'est de remercier ma mission de l'an dernier en Angleterre qui nous a rapporté, du pays de Galles et de Cardiff, les informations les plus inédites, les plus ignorées, les plus salutaires.

Dans ma nomenclature, dans mes catégories, se présente maintenant la coopération pour le crédit, pour le *cibus*, le *vestitus*, l'*habitatio*. C'est la coopération de consommation en ses formes multiples, en ses développements utiles.

Nous arrivons enfin à la coopération de production.

Ici j'éprouve quelque doute, quelque hésitation, car elle supprime le patronat. Or je veux seulement le réformer.

Cependant je constate avec plaisir qu'avec le Musée social, les trades-unions, les assurances d'État de l'empire d'Allemagne, — qui me paraissent ne convenir qu'à lui seul, mais qui me paraissent lui convenir, — les syndicats agricoles se présentent, parmi les nombreuses œuvres ouvrières et sociales, comme l'une des meilleures.

En effet, ils réalisent ce chef-d'œuvre d'unir ensemble, pour l'achat des semences, des engrais, des machines, pour la vente des denrées, lait, beurre et fromage, fourrages, moissons, vendanges, bétail; d'unir, dis-je, le propriétaire du château, et, en passant par tous les intermédiaires de la moyenne et de la petite propriété, le cultivateur qui n'a que ses deux bras; mais les deux bras et la poitrine d'un homme dans ce monde, c'est beaucoup, et ils valent le château.

Dans l'histoire universelle, quatre périodes, quatre situations se présentent pour le travail. Le spectacle

du monde nous offre l'esclave, le serf, le salarié. Ah! je ne veux plus du salaire; patron, je te le jette à la face; il me faut la justice, le droit, le contrat de louage de travail; il me faut, il nous faut l'associé. Je l'ai dit, lorsque, après dix-neuf siècles de civilisation divine et humaine, je constate combien la situation de l'ouvrier est difficile encore, dure, précaire, il y a des moments où mon âme crie, où mon cœur déborde.

VII. Jeunes gens, nous sommes aujourd'hui jeudi, et c'est après-demain, c'est samedi que vous vous embarquez au Havre pour New-York.

Eh bien, j'aime assez les formules banales : Bon voyage. Que les vents vous soient protecteurs et doux, les flots bienveillants et propices.

Une fois de plus, soyez comme un trait d'union entre notre vieille démocratie française, solide, brillante et forte, et la jeune démocratie américaine, elle aussi, forte et brillante, pleine d'avenir et d'espérance.

A côté des rapports généraux, il y a d'ailleurs des rapports particuliers pour votre mission. Une branche de ma famille qui représente la descendance

directe, immédiate de La Fayette, le compagnon d'armes et l'ami de Washington, — vous voyez ici même, à mon foyer le plus intime, le buste du grand homme, — une branche de ma famille s'est établie pendant toute une période aux États-Unis. Vous trouverez, de mon nom et de mon sang à New-York, une tombe; à Washington, deux berceaux, et plus loin, en pénétrant dans l'intérieur, sur les rives de l'Ohio, à Cincinnati, un autel dédié, consacré, nuptial. Là, une jeune fille qui avait tous les dons de l'esprit et du cœur, de la fortune, de la grâce, du charme, s'est donnée à la France et à ma famille.

Qu'elle vous soit comme un guide et une inspiratrice; qu'elle vous soit d'un seul nom qui dira tout : Béatrix. (*Applaudissements unanimes et prolongés.*)

M. le comte de Chambrun, après la conférence, a réuni le soir en un dîner ses auditeurs, et au dessert, il a prononcé d'une voix vibrante et émue le toast suivant :

« Marguerite, Béatrix, vous qui occupez en face

du vieillard les places vides de la mère, de l'épouse, de la sœur ;

« Jeunes gens qui m'entourez, printemps de l'année, vous qui allez porter sur les terres étrangères le génie français et rapporter en notre terre de France les génies étrangers, les génies de la civilisation, afin que tous ils s'unissent pour l'amélioration intellectuelle, morale et matérielle du plus grand nombre,

« Je lève mon verre au peuple de France, au peuple universel. » (*Vifs applaudissements.*)



IMPRIMÉ

PAR

CHAMEROT ET RENOUARD

19, rue des Saints-Pères, 19

PARIS

